

FEUILLETON

DEUX ENFANTS
D'OUVRIERS

(suite)

III

—Da, de, di, do, du, dit Godelive à haute voix.

—Oui, vous connaissez cela par cœur, je le sais bien ; mais là, sur l'autre page, là ?

La petite fille fit un violent effort pour épeler la syllabe qu'on lui montrait, mais elle ne put y parvenir.

—Courage, faites bien attention, dit Bavon. Ces deux voyelles O et U forment le son.

—Ou, ou ! dit Godelive avec une joie triomphante.

—Très-bien, mon enfant, vous y êtes ! dit le jeune instituteur avec joie, Godelive Wildenslag reçoit dix bons points.

La mère avait vu cette scène en souriant et avec plaisir.

—Chers enfants, dit-elle avec émotion, vous jouez là un jeu sérieux. Croiriez-vous que Godelive finira par apprendre à lire sans aller à l'école ?

Le petit garçon et la petite fille la regardèrent avec étonnement.

—C'est comme je vous le dis. Pourquoi cela vous étonne-t-il ? Tenez, Godelive, sans le savoir, connaît toutes ses lettres et elle commence déjà à épeler. Si Bavon voulait se donner un peu de peine, sois certaine, Godelive, que tu saurais bien vite lire.

—Vous dites cela pour rire, n'est-ce pas, madame Damhout ? murmura la petite fille d'un air de doute.

—Serait-il possible, chère mère ? demanda Bavon, dans l'œil duquel brillait une étincelle de résolution.

—Possible ? Mais, mon enfant, c'est presque fait, tu le vois bien !

—Ah ! ah ! Godelive, nous jouerons toujours au jeu de l'école ! Tu apprendras à lire !

—J'apprendrai à lire ! reprit Godelive avec une joie contenue.

—Tu l'apprendras, s'écria Bavon. Dieu ! que ça sera amusant, lorsque nous pourrons lire à deux dans le même livre.—Allons, mademoiselle, rasseyez-vous sur le banc, et faites attention... ou je vous fais apprendre par cœur deux grandes leçons de catéchisme !

Bavon continua à jouer son rôle de maître d'école avec un redoublement de zèle. Bien qu'en même temps il montrât les lettres à ses petites sœurs et leur nommât avec une impatience simulée, il s'occupait le plus souvent de Godelive. Il lui adressait de si douces paroles d'encouragement et faisait de si grands efforts pour l'instruire, que ce naïf jeu d'enfant devenait un travail sérieux, un véritable bienfait.

Cela dura si longtemps qu'enfin les deux petites sœurs, tête contre tête, s'étaient endormies sur le banc.

Alors, la classe fut finie. La mère déshabilla les deux petites endormies et les mit dans leur lit,

Bavon et Godelive retournèrent à la table et feuilletèrent un livre plein d'images.

Pendant que madame Damhout continuait son ouvrage, les deux enfants causaient ensemble à voix basse de l'espoir que Godelive apprendrait à lire, quoiqu'elle ne pût aller à l'école ; puis encore d'autres belles choses. Un doux sourire était pour ainsi dire en permanence sur leurs lèvres ; leurs yeux étincelaient d'amitié et de contentement, et quelquefois ils se serraient affectueusement la main.

Enfin on entendit au dehors une voix d'enfant crier le nom de Godelive, et la petite fille, après avoir souhaité le bonsoir à Bavon et à sa mère, se disposait à s'en

aller ; mais madame Damhout prit un sceau et dit :

—Viens, Godelive ; je dois aller chercher de l'eau à la pompe ; j'irai avec toi.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, elle trouva Bavon endormi et déposa enfin un long et ardent baiser sur ce front uni, comme si la bonne femme croyait qu'un baiser maternel pouvait réchauffer et faire fructifier les germes de l'intelligence dans le cerveau de son enfant.

A peine avait-elle repris sa couture, que son mari entra dans la chambre.

—Déjà de retour ? si vite ? demanda-t-elle avec étonnement. Ce n'est pas pour moi, n'est-ce pas, Adrien ? J'en serais au regret.

—Non, Christine, répondit-il pendant qu'il s'essayait près de la table. Je ne puis plus me plaire à ces amusements bruyants. Les amis sont de braves garçons, je ne veux pas le méconnaître ; mais ces manières brutales et ces paroles grossières ne me vont plus. Il fait meilleur ici, à la maison, entre toi et mes enfants. Pense un peu, à la *Chèvre bleue*, ils sont maintenant tous en train de se disputer. Assurément Léon Leroux se battra encore ce soir avec Jacob le marchand de sable. Ils se reprochent des choses telles, que les cheveux s'en dresseraient sur la tête. Je regrette infiniment d'avoir été aujourd'hui à la *Chèvre bleue*.

—Je le crois, Adrien ; mais tu ne pouvais pas savoir qu'on s'y disputerait et s'y insulterait.

—Ce n'est pas pour cela ; mon cœur est triste.

—Comment cela ? T'est-il arrivé quelque chose ?

—Wildenslag m'a fait peur ; il me fait toujours peur... Et peut-être a-t-il raison ; peut-être ne faisons-nous pas bien en voulant élever notre Bavon au-dessus de ses parents.

—Encore cette mauvaise idée !

—Mauvaise idée, Christine ? Qui peut le savoir ? Que notre Bavon aille pendant des années entières à l'école communale, et qu'il devienne instruit, il nous coûtera bien plus d'argent qu'un autre enfant et en outre il ne nous apportera jamais un centime dans le ménage ; et, lorsqu'il sera grand et qu'il gagnera de l'argent, il le dépensera à s'acheter de beaux habits et sera honteux du pauvre ouvrier qui aura donné sa sueur pour faire de lui un monsieur.

—Ah ! comment peux-tu parler ainsi, les yeux fixés sur ton innocent enfant ! soupira la mère. Bavon deviendrait ingrat et méconnaîtrait ses parents ? Jamais, jamais ! son cœur n'est qu'amour et reconnaissance.

—C'est un bon enfant, je le sais, répliqua Damhout. Ils sont tous bons, Christine, aussi longtemps qu'ils sont tout petits ; mais, aussitôt qu'ils deviennent hommes, ils vont leur train et ne s'inquiètent plus de leurs parents. Oui, lorsqu'ils se sont un peu élevés dans le monde, ils abaissent quelquefois le regard avec dédain sur ceux qui se sont imprudemment sacrifiés pour eux.

—Cela n'arrivera pas à notre Bavon, Damhout, répondit la femme en comprimant sa douleur. Son cœur est pur, j'y veillerai. Tu crains que, plus tard, notre enfant n'ait une meilleure destinée que nous ? Mais, si cela arrivait ton cœur de père ne battrait-il pas de joie ? Ne dirais-tu pas avec orgueil : "C'est mon fils," pour lui j'ai travaillé avec plaisir ; son bonheur est mon ouvrage ?

—De belles choses, Christine ; mais, si mon fils restait ouvrier, comme je le suis, je ne craindrais pas que, plus tard, il ne fût honteux de son père.

—Et qui te dit qu'il ne deviendra pas ouvrier ? N'y a-t-il pas des ouvriers, d'excellents ouvriers qui savent lire ?

—Pas beaucoup de fieurs, du moins.

—Mais il y a d'autres métiers, Adrien. Ceux de mécanicien, de charpentier, de menuisier et cent autres, où avec de l'in-

struction et de la bonne conduite, on peut faire son chemin.

—Vois-tu bien, Christine, que tu as résolu de ne pas laisser aller notre Bavon à la fabrique !

—Il ira où il voudra ou bien où il pourra, dit la femme avec une énergie croissante. Nous ne pouvons rien en décider d'avance. Cela dépend de son application, de notre amour et de la volonté de Dieu. Tes amis t'effrayent, parce qu'ils disent que je veux faire de Bavon un monsieur. Ce que je veux, c'est que mon enfant devienne un homme et ne soit pas condamné par l'ignorance à l'impuissance et à l'esclavage éternel. S'il devient un monsieur, tant mieux !

—Christine, Christine, soupira l'ouvrier, si tu savais combien tes paroles m'attristent ! L'orgueil est un mauvais conseiller.

—L'orgueil ? s'écria la femme indignée. Crois-tu donc que le bonheur de mes enfants m'effraye ? Je ne devrais pas avoir de cœur. Ah ! peut-être ne me comprendras-tu pas, mais je dis, Damhout, que, si plus tard nos enfants pouvaient abaisser leurs regards vers moi, je remercierais Dieu de les avoir élevés dans le monde. Ne secoues pas la tête. Si, au prix de ma vie, je pouvais faire de Bavon un roi ou un empereur, je mourrais de joie devant le trône de mon enfant !

Elle était très-émue et semblait trembler ; il y avait quelque chose d'inexprimable dans son maintien et dans son regard ; le sentiment maternel avait rendu cette humble femme imposante et belle.

Adrien Damhout subit l'influence de ses paroles enthousiastes ; il courba la tête comme vaincu, et se tut un moment. Puis il reprit :

—Au fond, tu as peut-être raison, Christine ; mais réfléchis avec calme. Maintenant cela ne va pas mal, il y a beaucoup d'ouvrage et de bon ouvrage. Nos autres enfants sont encore petits. Plus tard, tu voudras peut-être aussi que les filles aillent également à l'école ?

La femme fit un signe affirmatif.

—Pourrions-nous bien continuer, sans aucun secours de nos enfants, à supporter cette charge ? Cela me paraît impossible.

—Je travaillerai un peu plus, Adrien.

—Toujours travailler comme des esclaves, se sacrifier entièrement pendant toute sa vie !

—Ah ! c'est seulement alors que je sens que je suis mère, quand je sais que je me sacrifie pour le bonheur de mes enfants.

—Bon ! mais, si un jour l'ouvrage venait à manquer pour longtemps ; si l'un de nous devenait sérieusement malade, que ferions-nous alors ?

—Alors, Adrien, nous nous arrangerions suivant la volonté de Dieu. Nous ne pouvons faire l'impossible.

—Et s'il devenait nécessaire que Bavon gagnât quelque argent, le laisseras-tu aller à la fabrique ?

—Pourquoi pas si le besoin l'exige ?

—Et à quoi lui servirait alors l'instruction ?

—A quoi elle lui servirait ? Comment peux-tu demander cela, Adrien ? Il serait du moins un homme, un excellent ouvrier, propre à tout, et, avec un peu de chance, il serait certain de devenir contre-maître.

—Vois-tu, Christine, dit l'homme avec une certaine satisfaction, dès que tu me dis que tu n'es point opposée à ce que Bavon devienne un artisan, je suis tranquille.

—Jamais, Adrien, je n'ai eu d'autre idée ; mais, si c'est son sort de faire son chemin dans le monde, je n'empêcherai pas son bonheur par égoïsme.

(à suivre.)

Patrons, ouvriers, hommes de toutes classes, lisez l'article intitulé *Participation*.

Membres des sociétés de bienfaisance, lisez l'article *Sociétés de secours mutuels*.

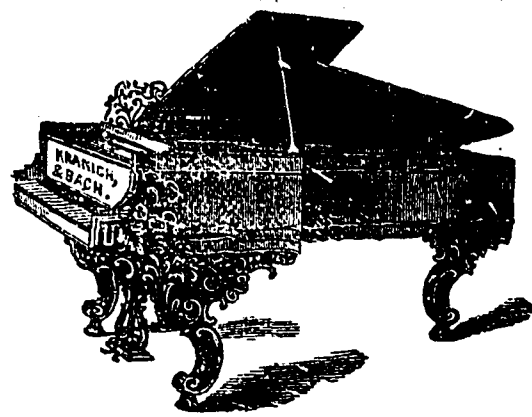
PIANOS &
ORGUES

— AU —

No 55, Rue de la Fabrique

LES PERSONNES QUI DÉSIRENT
FAIRE L'ACQUISITION D'UN BON

PIANO I PIANO A PIANO O



OU D'UN EXCELLENT

ORGUE - HARMONIUM

pour SALON ou pour EGLISE

Trouveront chez l'éditeur de musique

ARTHUR LAVIGNE

un choix très-considérable d'instruments
des manufactures suivantes :

PIANOS DE :

KRANICH & BACH,
MASON & HAMLIN,
WHEELLOCK,
MASON & RISCH,
LANSDOWNE,
ETC., ETC.

ORGUES-HARMONIUMS DE

MASON & HAMLIN,
BURDETT,
PACKARD,
KARN & Cie,
PELOUBET,
ETC., ETC., ETC.,

aussi, le remarquable orgue d'Eglise
connu sous le nom de

VOCALION

appelé à rendre d'immenses services dans nos Églises comme remplaçant désirable des orgues ordinaires à tuyaux.—Le VOCALION, par son mode de construction, la beauté et la puissance de la sonorité, les nombreuses ressources qu'il offre à l'organiste, le peu d'espace qu'il nécessite et le peu de soins qu'il requiert, est destiné à remplacer avantageusement dans nos Églises les orgues à tuyaux dont il coûte à peine la moitié du prix. Messieurs les membres du Clergé et les Directeurs et Directrices de nos maisons d'éducation sont respectueusement invités à examiner le VOCALION chez

A. LAVIGNE,

55 rue de la FABRIQUE, Québec.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

Romances, mélodies, chansons, trios, morceaux de piano, duos et trios, ouvrages d'enseignement de la musique, etc., etc., chez

A. LAVIGNE,

55 rue de la Fabrique, Québec.